

## PRESENTATIONS

---

### **Guide to ruminant anatomy based on the dissection of the goat**

par P.D. GARRETT  
1 volume, 102 pages, 101 figures. Iowa State University  
Press edition, 1988.

---

M. R. BORDET. — Le Guide de l'anatomie des ruminants rédigé et illustré par P.D. GARRETT est une technique de dissection destinée aux étudiants.

L'étude des diverses régions du corps est abordée selon un plan topographique en 9 chapitres. Dans chacun d'eux les éléments techniques sont présentés et introduisent les notions descriptives. Les applications cliniques relatives à la disposition des formations anatomiques viennent régulièrement souligner les éléments évoqués.

Les illustrations, réalisées de la main de l'auteur, sont simples et exécutées au trait. Elles présentent les faits essentiels de l'anatomie de la chèvre.

Ce livre constitue un support technique utile à l'apprentissage de l'anatomie par les étudiants. Pour le rendre facilement accessible, son auteur a dû faire des choix ce qui entraîne l'existence de certaines lacunes en particulier dans le domaine de la myologie et de l'arthrologie. La préparation de l'animal avant dissection n'a pas été présentée ce qui ne permet pas de connaître les méthodes de conservation et d'injection vasculaire utilisées.

Par son caractère très appliqué, cette technique de dissection semble difficilement utilisable pour des enseignements pratiques organisés sur des bases propres à chaque établissement vétérinaire. Il n'en reste pas moins que, par sa simplicité et sa quête de l'essentiel, elle peut servir de modèle à la conception de guide pédagogique pour la dissection des animaux.

## **Des normes vétérinaires Vestal à la biologie clinique vétérinaire**

par O. RIVIÈRE, docteur-vétérinaire, Editions Vestal,  
avec préface de P. GROULADE, docteur-vétérinaire,  
et post-face de Francis DAGONET, professeur à la Sorbonne.

---

M. R. BORDET. — Cet ouvrage se propose avec succès de rapprocher dans le domaine de la médecine canine, féline et équine, le praticien du biologiste. Dans la recherche étiologique comme dans l'examen de contrôle, ce que les outils techniques fournissent à travers les résultats d'analyse, ce sont d'abord des chiffres et des pourcentages. Si le biologiste laisse à interpréter au clinicien les données qu'il a obtenues, il lui revient, et précisément pour permettre l'interprétation la plus rigoureuse, d'éclairer le praticien sur les mécanismes physiologiques et les méthodes de laboratoire qui ont permis d'obtenir ces résultats.

Dans son introduction, l'auteur rappelle la multiplicité et la dispersion des données biologiques accessibles au vétérinaire. D'une part les ouvrages généraux n'indiquent pas clairement les modes d'échantillonnages ayant abouti aux normes qu'ils proposent, d'autre part les articles publiés dans des revues scientifiques spécialisées sont d'un accès difficile.

Il était souhaitable de disposer d'un ensemble de données homogènes recueillies sur une période déterminée, à partir d'animaux identifiés, dans des conditions méthodologiques précises et identiques.

C'est à cette demande que se proposent de répondre les normes vétérinaires Vestal, même si certaines limites peuvent apparaître : échantillonnage important mais quand même limité (une centaine d'individus de chaque espèce), par des comparaisons de méthode.

Après une interrogation sur la notion d'état normal, un rappel très profitable sur les techniques et les traitements statistiques des données permet d'aborder le cœur de l'ouvrage en commençant par les paramètres biochimiques, avec en particulier d'intéressantes considérations sur l'électrophorèse des protéines sériques. Chaque constante est présentée avec l'histogramme de répartition au sein de l'échantillon.

L'auteur aborde ensuite l'hématologie qui est l'occasion d'expliquer très simplement et clairement les bases théoriques d'un certain nombre de phénomènes fondamentaux : immunité, coagulation.

Enfin, la dernière partie aborde l'exploration des principales fonctions et la notion de bilan. Là encore, la partie explicative est largement développée. Les rappels cliniques très courts permettent d'éviter les erreurs grossières. Bien entendu les variations des normes sont indiquées avec les épreuves à pratiquer ; chaque chapitre comporte les indications thérapeutiques éventuelles.

L'ouvrage est complété d'une bibliographie en langue française.

En conclusion, il s'agit d'un travail très utile qui aura certainement une place de choix sur le bureau du praticien comme sur celui de l'étudiant. On pourrait regretter l'absence des habituels tableaux de normes. Le lecteur obligé de reprendre l'ensemble du chapitre concerné devra faire l'effort intellectuel indispensable pour une bonne interprétation, une bonne compréhension et ne pas céder à la facilité.

Il en est de même du faible développement des parties consacrées aux modifications pathologiques, ainsi qu'aux modifications physiologiques (entraînement). Cela aurait alourdi considérablement l'ouvrage sans pouvoir remplacer les traités de médecine et de physiologie spécialisés et l'auteur s'en explique d'ailleurs fort bien. Une remarque à apporter cependant : entre la défense de la langue française et la connaissance approfondie de son art, le vétérinaire doit, surtout à l'heure de l'Europe, être pragmatique et ne pas négliger la littérature étrangère, même anglosaxonne. Quelques ouvrages princeps en la matière auraient mérité utilement une mention, sans nuire à l'édition française.

Félicitons enfin l'auteur pour son style, la lecture particulièrement agréable et la qualité de l'illustration de l'ouvrage.

---

## Leroi-Gourhan. Exposition

### Hommage à mon regretté Maître

---

#### I

M. M. ROUSSEAU. — Ici-même, quelques mois après ma réception, en février et mai 1973, je pouvais revenir à l'iconographie paléolithique, domaine de ma thèse en Sorbonne, chez le Pr André LEROI-GOURHAN ; et je citais son œuvre immense.

Elle fait l'objet, au Musée de l'Homme de Paris (15 mars - 1<sup>er</sup> septembre 1989) d'une exposition : « *Au-delà des hasards* ». André Leroi-Gourhan *ethnologue et préhistorien*. C'est un juste hommage à sa mémoire. Je voudrais, ici, m'y associer.

Il s'agit d'objets et d'œuvres, dont il a analysé l'importance capitale, celles de préhumains, puis de nos ancêtres-artistes de la Préhistoire, jusqu'à nos contemporains, surtout Eskimos et populations du Pacifique Nord.

Il excelle à montrer les progrès de la technologie. — Celle des silex taillés, dont nous voyons la longueur de tranchant utile par kilo passer de 0,60 à 100 mètres (microlithes) !... — Celle du fer (suivi de la fonte, de l'acier) fournit des armes présentées, splendides, redoutables, symboliques. Ainsi la hache à la gueule de lion rugissant du Derviche iranien ; rappelle le titre de « Lion de Dieu » du premier Iman, Ali. Elles sont encore forgées au Japon. La cérémonie du Thé y garde aussi son prestige. Et la fête annuelle des Pompiers à Tokyo exprime admiration et reconnaissance déjà anciennes.

Dans presque toutes les autres rubriques apparaît l'importance — à retenir ici — du monde animal dans les objets et (ou) les figurations.

Ainsi, pour rester au Japon, dès le x<sup>e</sup> siècle, les Ema : en général peinture, surtout de cheval, sur bois d'animal. On peut y voir la tradition des chevaux que montaient les dieux descendant sur la terre ; ou de ceux qui, au Japon ancien, étaient, comme les concubines, sacrifiés au mort et enterrés près de lui ; avant d'être remplacés par leur image. Les Ema sont accrochés dans les sanctuaires shintoïstes ou bouddhistes, voire les maisons. Donc, comme offrande. Mais aussi comme ex-voto : ils peuvent alors représenter la partie du corps dont est souhaitée la guérison.

Sont observés de façon pénétrante deux peuples aux migrations exceptionnelles.

Au Japon encore, c'est le plus velu de tous : les Aïnous présentés dans le livre évoqué ci-dessous. Ces européens sibériens y sont arrivés, vers — 10 000, 9 000 ans avant les « mongoliques » qui les ont relégués (au Hokkaïdo) et fort raréfiés (« 3 000 de sang pur en 1938 » ?). Leur « plus grand génie est l'ours ». Si un « ourson descend parmi les hommes », il y est « élevé comme un des enfants de la famille » (et nourri au sein — P2 —) jusqu'à son sacrifice solennel.

Les Eskimos sont des asiatiques. Ils ont gardé du « noyau Chine-Corée-Japon » leur « bagage culturel » (« mythologie »...), bien que repoussés, au-delà du Détroit de Behring, au « littoral extrême-nord américain ». Ce milieu, « très spécifique » et des plus rudes, exige une « spécialisation profonde ». Ils utilisent les bois de flottage (propulseurs, kayaks, tentes...), les « bois » de renne (manches, sagaies, harpons...), les tendons du phoque (surliures...), son cuir (kayaks, tentes...), les os de baleines etc. (pour harpons, hameçons...), l'ivoire de morse (porte-fil, pipes, plombs de ligne, leurre de pêche...), celui de mammoth (?) (étui à aiguille, navette et calibre de mailles à filets, arcs...).

Les Eskimos sont très doués pour décorer leurs objets. Et pour illustrer leurs activités. Ainsi sur les quatre faces d'un archet d'ivoire du XVIII<sup>e</sup> siècle, en quelques mois de gravure, sont illustrées quelques saisons de la vie de campement, de la chasse, même à la baleine ; en scènes successives précises (pris 2 phoques, 3 morses) (cf. p. 3). Mais aussi danses masquées, incantations magiques et monstres. Jusqu'à des signes conventionnels, et une écriture déchiffrée par LEROI-GOURHAN.

Typique est le propulseur de l'Eskimo assis dans son kayak : comme pour allonger son bras, et pour donner à la sagaie qu'il lance une vibration verticale ; d'où « trajectoire moins balistique et plus grande force de pénétration » : Ce sont les plus proches de ceux de nos Magdaléniens (vers — 12 000) souvent ornés d'animaux. De même, ceux de Nouvelle-Guinée (vallée du Sépik).

Ceux d'Australie peuvent servir — aussi — à obtenir du feu (par frottement contre leurs rainures) ; et comme gouge à travailler le bois (par des éclats de pierre à leur poignée). Leur emploi est figuré en terre d'Arnhem contre les kangourous. Pour LEROI-GOURHAN, il ne s'agit pas d'un point d'invention différent de celui des Eskimos. L'ingénieux système, en effet, a été trouvé dans tout le Pacifique sud jusqu'à Hawaï ; pour des enfants qui jouent à lancer un roseau ; et, de ce fait, méprisé des observateurs...

Dans les grottes désertiques du Pérou se sont conservés des propulseurs cérémoniels depuis — 8 000. Celui qui est présenté (bois et laine ; os, or et bronze) est tardif (Mochica), avec « crochet en forme de félin tenant une tête (humaine) trophée entre ses pattes ».

Les enfants ukrainiens et maoris utilisent le « propulseur à fouet », voisin des propulseurs souples des anciens Romains (*amentum*) et... des Canaques de Nouvelle-Calédonie.

Ces grands déplacements d'un peuple (aïnou ou eskimo) sont l'exception, avec un côté « épique, panique ». Alors qu'on voulût longtemps ne voir partout que migrations et invasions (Père SCHMIDT et Ecole dite du Kulturkreis) ; mais climat et milieu les rendent déjà souvent improbables. On croyait ainsi justifier ces présences des mêmes objets aux endroits les plus éloignés.

En éditorial, J. GUIART répond justement : pour « André LEROI-GOURHAN, les objets voyaient tout seuls ». Disons qu'ils le font, plus simplement, par « réseaux d'échanges ». « La métallurgie affaire d'hommes » n'a été apportée que jusqu'en Nouvelle-Guinée — et tardivement — « par des marchands arabes ». « La poterie, affaire de femmes », s'est diffusée avec leurs migrations (« mères, filles, brus »...) : depuis la Thaïlande (culture Bang Kan dès — 3 000 avant J.-C.) vers « la très belle et petite poterie à col dite Lapita, entre 2 000 avant J.-C. et 1 000 après en Océanie, utilisée apparemment pour la confection des sauces ».

D'où l'importance de ces petits « objets clés ». LEROI-GOURHAN les étudiait au Musée du Trocadéro, dans des « vitrines en ruines » où l'on « pouvait se servir directement ». Avant d'être chargé, avec RIVIÈRE, d'une réorganisation totale, d'une présentation didactique. (Ici, avec photographies, schémas techniques, dessins par « indigènes », précision de groupe social, carte — voire enregistrement sonore : celui de musique eskimo sur cylindres en cire anciens a été retrouvé).

Les continuités sont ainsi dégagées au mieux dans l'espace. Et aussi dans le temps. Des origines à ces groupes humains unis par leurs techniques et leurs arts, leurs coutumes et leurs croyances, leur « culture » en un mot. Qu'ils aient pu être étudiés avant leur disparition ; ou qu'ils subsistent, trop souvent menacés. La Préhistoire est, à la fois, prolongée et expliquée par l'Ethnologie. D'où l'organisation conjointe de cette exposition par ces deux Laboratoires du Muséum.

Le préhistorien, l'archéologue, sur place, s'enfoncent dans le passé, couche par couche, comme feuille par feuille. Par des fouilles. LEROI-GOURHAN a d'abord publié sa « réflexion méthodologique » sur celles des autres : dans sa thèse de Doctorat : « L'Archéologie du Pacifique Nord ». Puis, il se livre lui-même aux plus minutieuses et « ethnographiques » ; depuis Arcy-sur-Cure (Yonne) où il formait « toute une génération d'étudiants » (1946-1963).

A Pincevent, près de Montereau, venaient les chasseurs Magdaléniens de rennes en migration d'automne (— 12 000). Il dégaga (de 1964 à 1985) leurs « occupations », aux deux sens : — successives, par générations ; — et journalières, autour des trois foyers, sous la tente, en « portrait-robot d'habitation ».

Arcy avait ouvert sa série des grottes du Paléolithique ornées de gravures et peintures de figures humaines et animales ou de signes. C'était un message plus direct que celui des objets ; mais, pour les déchiffrer, comptaient, tout autant qu'avec les objets, leur place et voisinage ; surtout, avec la variété d'emplacements : panneaux, plafonds, étroitures, puits, fonds. (Jouent même des échos, selon Michel DAUVOIS et Igor REZNIKOFF).

Dès 1958, il y dégagait la répartition des signes (avec leur sens) et celle des animaux ou humains : d'où sa « théorie moyenne », dans son ouvrage monumental et capital de 1965, qui s'est approfondie depuis. Se sont succédées quatre « périodes » — chacune avec son « style » — de l'Aurignacien (plaques... — 30 000) au Magdalénien III à VI (— 13 000 à — 8 500, 78 % dans les sanctuaires obscurs). Les animaux sont essentiellement pour chacune : I. « rudes, limités à l'avant-train ». II. à « ligne cervico-dorsale sinueuse ». III. « bassets ». IV. « réalistes ». Les espèces rentrent en quatre groupes : « A. cheval (30 %), B. bisons, aurochs (30 %). C. « cerfs, biches, mammouths, bouquetins, rennes (entre 5 et 10 % par espèce). D. rares, ours, félins, rhinocéros, oiseaux, poissons (1 % ou moins par espèce) ».

Les humains sont « inhabituels », peu figuratifs, parfois en rares scènes ; avec empreintes de mains négatives, et sexes. Les signes peuvent être « marqueurs ethniques » (« signification chronologique ou régionale »), ou à connotation masculine (minces) ou bien féminine (pleins). « La caverne elle-même et les diverticules semblent avoir un rôle symbolique féminin ». Dans les fonds se trouvent les animaux du groupe D. « La diade fondamentale » cheval-bovin (A-B) est complétée par un animal du groupe C. « Le choix des acteurs et leurs assemblages témoignent des religions de la préhistoire (B. et G. DELLUC).

J'ai tenté un bilan des zoo-anthropomorphes dans l'art paléolithique ; et confronté, ici même, « l'art animalier et le vétérinaire ».

---